



A. FILIATREAU & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

FEUILLETON du 'CANARD'

Voyages très extraordinaires

DE

Saturnin Farandoul

Dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne.

TROISIEME PARTIE

A TRAVERS L'AFRIQUE

LES QUATRE REINES



MUSIQUE DE CHAMBRE A ZANZIBAR.

—Pas de grade, répondit Caroline c'est expressément défendu par la constitution, monsieur est un homme et, par conséquent, ne peut même pas être caporal chez nous. Je connais mon code !

—C'est ennuyeux, reprit Angéline, cependant, si nous le faisons grand prêtre ? Voulez-vous être grand prêtre ?

—Non, non, répondit Farandoul en riant, je désire rester simple particulier ; songez que je ne suis qu'un étranger de passage.

—Ah mais ! s'écrièrent les deux reines, un instant, vous ne vous en irez pas, nous vous tenons, nous vous gardons ! Songez que les Européens sont rares ici ; nous n'avons qu'un mot à dire à nos généraux pour vous faire fermer toutes vos frontières, vous resterez avec nous !

—Je suis donc prisonnier de vos charmes, Majestés !

—Non, non ! Mais vous resterez avec nous, nous avons besoin de vous. Songez-y, l'Etat est menacé, les Niams-Niams peuvent revenir. Vous nous aiderez à mettre le pays sur un bon pied, nous ne sommes pas des souveraines pour rire, nous voulons laisser à nos successeurs un royaume intact, car hélas ! nous aurons fini nos cinq ans bientôt, il faudra abandonner la couronne à Kalunda et Dilolo, les reines désignées pour nous succéder !

En disant ces mots, les deux reines soupirent tristement.

Angéline reprit :

—Caroline a des idées autoritaires, elle voudrait faire un coup d'Etat pour garder le sceptre, mais je ne veux pas, je préfère revenir à Paris ! J'aurai un hôtel aux Champs-Élysées avec une couronne sur la grille, je verrai les Majestés de passage, je serai la cousine du Prince de Galles, je donnerai des fêtes, j'aurai des armes sur mes voitures, car vous savez, j'ai fait adopter un blason au Makaloio, une autruche sur champ d'azur, c'est très distingué !

—Eh bien, moi, s'écria Caroline je préférerais rester avec les Makalolos, je suis populaire chez mes sujets, et je m'y trouve bien ; voilà ce que je ferais, comme les reines ne peuvent pas se marier je demanderais une révision de la constitution et...

En disant ces mots, Caroline regarda tendrement du côté de notre héros.

—Enfin, mesdames, s'écria Farandoul, rien ne me presse de partir, je reste donc dans vos Etats pour quelques mois. Je vous aiderai à protéger vos frontières contre tous les ennemis et peut-être mon expérience de la guerre ne vous sera-t-elle pas inutile.

Ceci arrêté, l'audience solennelle était terminée. Caroline frappa sur un tam-tam de cuivre ; à ce signal les tentures de nattes s'ouvrirent et toute la cour pénétra dans la salle. Un grand repas officiel réunit toutes les fonctionnaires de la couronne et, la nuit venue, Farandoul fut en grande cérémonie reconduit à son habitation particulière.

Il y trouva son petit Niam-Niam déjà familiarisé avec les guerrières makalolos. La popularité de notre héros ne fit que croître pendant les premiers temps de son séjour. Bien reçu, bien vu partout, il n'eut qu'à se louer des fonctionnaires de tout ordre et des guerrières de tout grade. Les généraux Kalunda et Dilolo s'en remettaient à lui pour toutes les questions militaires ; une garde d'honneur l'escortait partout, et les deux reines elles-mêmes laissaient rarement passer deux heures sans l'appeler au palais, quand elles ne chevauchaient pas avec lui dans les immenses plaines boisées de la contrée sur des girafes légères, ou lorsque, toujours avec Dilolo et Kalunda, elles ne parcouraient pas les flots bleus du N'kari sur le Solitaire ou sur le canot royal.

Et quels repas homériques dans le palais ! Le ministre préposé aux cuisines royales, le seul ministre masculin du Royaume, était sur les dents. Déjà de grandes réformes culinaires avaient été opérées chez les Makalolos : les reines d'autrefois se contentaient de vulgaires plats de fourmis noires au gratin, de sauterelles frites, de crocodiles rôtis, d'œufs de serpents en omelette, mais les palais délicats des reines parisiennes s'étaient vite fatigués d'une nourriture en si complet désaccord avec toutes les idées gastronomiques européennes et il leur avait fallu créer une cuisine nouvelle. Heureusement le ministre avait du génie, ce Vatel nègre se montra à la hauteur des circonstances.

Mais Farandoul n'était pas homme à passer ses jours dans l'inaction ; de concert avec les autorités il s'occupa sérieusement du bonheur de la nation des Makalolos. Il fallait avant tout lui donner la sécurité pour l'avenir ; Farandoul eut de longues conférences avec les généraux Kalunda et Dilolo, il leur démontra l'excellent parti que l'on pouvait tirer, dans les immenses plaines makalolos, de corps de cavalerie régulièrement constitués, pour tenir tête, soit aux Niams-Niams, soit aux nègres du roi M'Téa, ce puissant potentat du lac Tanganyika, visité par Livingstone et Stanley, ou pour jeter sur ses voisins ou ennemis des armées de quarante mille hommes.

En conséquence, parmi les guerrières habituées à combattre à pied ou en barque, on choisit les guerrières d'élite, pour en former des régiments de cavalerie. On eut bientôt deux mille guerrières à girafes solides et résistantes, et un corps de tirailleur à autruches de deux mille cinq cents guerrières, cavalerie légère incomparable.

Rien n'était plus charmant comme coup d'œil que les manœuvres de ces régiments ; les girafes avaient sur

si fière tournure que nos vieux régiments de cuirassiers, et les tirailleur à autruches, vêtues de cotonnaade rouge, armées de grands arcs et de sabres arabes passés à la ceinture, semblaient d'étranges apparitions lorsqu'elles galopèrent dans la plaine en lançant de côté leurs longues flèches à plumes bleues.

Quel succès à Longchamps ou à Vincennes, ces guerrières auraient obtenu, si jamais elles avaient passé les mers !

Le seul défaut des autruches était leur gourmandise bien connue ; même en chargeant, elles ne pouvaient passer près d'un caillou bien luisant sans le happer gloutonnement au passage. Il en était de même de tous les objets d'équipement peu volumineux à chaque instant on était obligé de venir au secours d'un de ces volatiles qui s'était mis dans un crao' embaras en essayant d'avaler le sabre de sa cavalière.

Farandoul s'était bien vite mis au courant des usages makalolos, il en avait appris la langue, et quand il n'était pas en promenade avec les deux reines blanches et les deux reines noires Kalunda et Dilolo, il aimait à causer philosophie dans le temple avec le grand prêtre.

Cependant, la fin de l'année était venue. Le moment où les deux reines blanches devaient céder le pouvoir aux deux reines noires approchait. On se souvient que ce changement de règne devait avoir lieu à la première lune du printemps. On parait déjà des grandes fêtes projetées pour donner de l'éclat à cette solennité ; tous les Makalolos se promettaient d'assister, au moins comme témoins, au grand banquet officiel donné, sur

la grande place de la capitale, aux nouvelles reines et aux autorités.

Un beau jour, le petit Niam-Niam amené par Farandoul, très au courant déjà des usages makalolos, s'en vint, tout rayonnant, trouver son maître, occupé aux préparatifs d'une grande chasse au lion.

—Qu'as-tu ? lui demanda Farandoul, surpris de ses délirantes gambades.

—O maître ! moi très content, très content ! Moi encore jamais mangé blanches, moi va manger blanche ! ô bonheur ! très bonheur !

—Comment, petit misérable ! tu vas manger blanches ?

—Oui, et maître aussi, maître est invité et m'emmènera !

—Quelles blanches allons-nous manger ?

Les reines, maître sait bien ! Oh ! moi très bonheur ! bonnes reines blanches !

—Voyons, explique-toi ! Pourquoi devons-nous manger les reines ?

—Maître sait bien ! A la lune du printemps, reines blanches finies, générales Dilolo et Kalunda reines ; grand repas sur la place et reines noires manger reines blanches avec grand prêtre et nous ! Oh ! très bonheur ! grand jour !

—Tu es fou !

—Non, maître ; moi sait très bien maître demander à Dilolo.

Farandoul, qui avait éclaté de rire aux premiers mots du petit Niam-Niam ne put empêcher, à la fin, une certaine inquiétude de se glisser dans son esprit. Il se souvint que plusieurs fois, devant lui, on avait fait allusion à ce repas solennel de la première lune du printemps dans des termes ambigus et avec certains sous-entendus mystérieux, auxquels il n'avait pas fait attention alors. Sans trop ajouter foi aux propos du petit Niam-Niam, il résolut pourtant de tirer l'affaire au clair, et s'achemina vers le palais pour interroger son ami le grand prêtre, organisateur de toutes les cérémonies.

Le grand prêtre le reçut à merveille, il s'était pris pour notre héros d'une vive affection, et comme il se faisait vieux, rêvait d'en faire son successeur. Aussi voulut-il profiter de cette occasion pour initier Farandoul aux mystérieuses cérémonies quinquennales.

—O mon enfant ! la sagesse de nos aïeux a établi chez nous de très sages coutumes ; tu le sais, nous avons toujours quatre reines, deux en exercice et deux en réserve...

—C'est très ingénieux !

—Oui, si l'une des reines en exercice vient à nous manquer, une reine de la réserve la remplace, on en nomme une quatrième et tout continue à marcher sans secousse. Mais tous les cinq ans, à la première lune du printemps, les reines de la réserve occupent le trône à leur tour, et...

—Et...

—Et alors une longue série de fêtes commencent dans Makalolo, les guerrières sont convoquées, sauf celles qui sont nécessaires à la garde du royaume, et y a de belles cérémonies que tu verras, mes fils, des danses sacrées par tout le corps des prêtresses. Les anciennes reines remettent